

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER



NOUVELLE SÉRIE
TOME 28
ANNÉE 1997

ISSN 1146 - 7282

Séance du 3 février 1997

RÉCEPTION DE ROBERT POUJOL DISCOURS DU RÉCIPiendaIRE

Eloge d'Emilienne DEMOUGEOT

Avant-propos

Entrer à l'Académie, c'est d'abord un honneur auquel personne n'est tout à fait insensible. L'Académie Française, mère de toutes les académies, avait été fondée en 1637 par Richelieu, et l'Académie des Sciences par Colbert.

Ces grands premiers ministres de Louis XIII et de Louis XIV avaient voulu, non seulement honorer la Morale, les Lettres et les Sciences, mais aussi distinguer les hommes dignes de faire partie de ces institutions. En 1706, ce sont les mêmes ambitions qui amenèrent l'Intendant du Languedoc, Lamoignon de Basville, aidé d'un savant médecin, Antoine Gauteron (d'ailleurs ancien protestant) à créer la Société Royale des Sciences dont on voit la magnifique porte subsister rue de l'Aiguillerie.

Cet événement m'a paru digne d'être rapporté dans mon livre **"Basville, roi solitaire du Languedoc"**, et ce fut mon premier contact du dehors, avec la vénérable institution qui nous réunit aujourd'hui.

J'ai appris que les choses et les gens sont sensibles à l'évolution des temps et des mœurs. Avec un certain humour, Gauteron avait noté, dans sa présentation de la Société royale :

"En ne perdant point de vue les dates et en se reportant à l'esprit et aux usages du temps, on ne sera pas surpris de trouver quelques Eloges consacrés, par une rigoureuse étiquette, à la mémoire d'académiciens honoraires qui ont plutôt encouragé que cultivé les sciences".

En étant reçu à l'Académie de Montpellier, j'éprouve un grand honneur, tempéré de modestie et d'humour. L'étiquette, soulignée par le professeur Gauteron, n'a pas changé depuis 1706, en 290 ans, et le rite de "l'Eloge" a conservé toute sa sacralité.

*

* *

Je suis donc chargé de faire l'éloge de Mademoiselle Emilienne Demougeot, Professeur d'Histoire Antique à l'Université Paul Valéry, et qui a occupé le fauteuil n° 9 de 1975 à 1994.

Il est d'usage dans les académies de publier les éloges des académiciens, prononcés après leurs décès par leurs successeurs qui, la plupart du temps, ne les ont pas connus de leur vivant. C'est une singulière façon de présenter à l'Académie ceux qui s'en vont et ceux qui arrivent.

Je sais que Monsieur Henri Vidal, notre Secrétaire Perpétuel, pardonnera mon impertinence envers les institutions, car il est, plus qu'à son tour, impertinent lui-même. Mais nous nous connaissons depuis longtemps et je pense que son indulgence est à la mesure d'une intelligence et d'une érudition exceptionnelles.

Avant d'aller plus loin, je tiens à exprimer à Monsieur Le Potier, Directeur des Archives Départementales, mes remerciements pour la permission qu'il m'a donnée d'utiliser la belle salle où nous nous trouvons. En sollicitant cette faveur, je ne recherchais pas seulement le confort pratique du lieu, mais aussi l'occasion de témoigner ma fidélité à une administration riche de ses trésors historiques dans lesquels j'ai pu puiser, grâce à lui, à Madame Parmentier, à Monsieur Sablou, à Madame Sainte-Marie, bref à une brillante dynastie de chartistes.

Il est temps surtout de dire au Président René Baylet, en exercice depuis trois jours, mes sentiments de sympathie et de grande estime. Sa conférence sur **"La vache folle"** m'a hissé en direction de reconnaissances scientifiques inaccessibles au juriste et au littéraire que je suis, sur un sujet passionnant par son actualité et sa gravité. C'est une des plus belles communications qu'il m'ait été donné d'entendre depuis deux ans.

C'est aussi l'occasion de dire du bien – cette fois-ci – des structures académiques qui permettent à trois sections de coexister : celle de la Médecine, celle des Sciences et celle des Lettres. Merci, Monsieur le Président, d'être l'arbitre éclairé et, pour ainsi dire, oecuménique de préoccupations fondamentales diverses.

J'obéis maintenant à un mouvement du cœur en remerciant très chaleureusement mon ami le Professeur Marcel Barral d'avoir bien voulu, à mon insu, parrainer mon élection en qualité de membre titulaire de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. La bibliophilie est notre commune passion, et c'est devant les rayons des libraires (qu'il s'agisse du neuf ou de l'occasion) que nous sacrifions à notre amour des livres.

Progressivement, nos rapports complices se sont développés, notamment chez un libraire de livres anciens, situé rue Alexandre Cabanel. Pourquoi ne pas citer son nom, Pierre Clerc, ami de trente ans et lozérien de surplus.

Les temples de la culture ne sont pas tous municipaux ou universitaires. Les érudits montpelliérains trouvent aussi leurs nourritures intellectuelles dans le secteur des initiatives privées : la librairie et la vie associative.

L'Entente Bibliophile de Montpellier, dont le Professeur Barral fut un des fondateurs, fait partie de ces richesses apparemment connues des seuls initiés. Je me bornerai à citer une perle rare parmi les publications de l'Entente : **"Le Conte de Fées du Mont des Pucelles"**, qui m'a inspiré quatre pages de mon livre sur Basville. Ce pamphlet, en principe anonyme, mais dont on devine l'auteur : un jeune conseiller de la Cour des Comptes, François de Plantade, met en scène notamment Basville et diverses dames (les fées) de Montpellier, parmi lesquelles, Gabrièle d'Audessan, amie de cœur de l'intendant. L'édition critique de Monsieur Barral est un chef d'œuvre d'identification des personnages et aussi d'humour.

Le **"Conte de Fées du Mont des Pucelles"** est un exemple, parmi bien d'autres, des talents de chercheur du Président de l'Entente Bibliophile. Il a fait bénéficier souvent l'Académie de ses communications, modestes dans le ton, mais toujours très originales dans le fond et dans la forme.

Je suis heureux et fier d'avoir été distingué par un tel parrain. Monsieur Marcel Barral est un encyclopédiste qui travaille toujours dans le droit fil de la grande époque montpelliéraine, celle de la Cour des Comptes des 17^e et 18^e siècles, des salons littéraires et des hôtels particuliers : en un mot, celle de la Société Royale des Sciences dont nous sommes tous issus.

*

* *

Voici que vient le moment de faire l'éloge de Mademoiselle Emilienne Demougeot. Je savais qu'elle avait été une grande historienne et que son oeuvre très originale était centrée sur la fin de l'Empire Romain d'Occident et sur les invasions de nations dites "**Barbares**" entre le troisième et le sixième siècle après Jésus-Christ.

Je me suis fixé deux objectifs : faire sa biographie, d'une part, et donner une idée de son oeuvre, d'autre part. Ces deux démarches constituent les deux parties de cette communication.

J'avoue que cette entreprise, simple en principe pour un historien auteur de deux biographies, s'est heurtée à de grandes difficultés venant, d'une part, du sujet abordé par l'historienne et, d'autre part, de son extrême discrétion sur sa personne, sa vie et ses méthodes.

Mademoiselle Demougeot est une personne qui ne se raconte jamais à travers son oeuvre et encore moins par des conférences ou des confidences. Nous reviendrons plusieurs fois sur cet aspect de son caractère.

Restaient alors naturellement les témoignages de ses proches, à commencer par sa nièce, Madame le Docteur Berta. Idée logique mais qui mit en évidence que le cercle du secret avait entouré notre historienne à l'intérieur même de son milieu familial. Madame Berta, à laquelle je dois beaucoup, a d'autant plus de mérite à avoir reconstitué le puzzle de la vie de sa tante et à m'avoir fait bénéficier de ses rares et précieuses trouvailles.

J'eus également recours aux amies de Mademoiselle Demougeot et particulièrement à deux d'entre elles : Madame Comet, agrégée de l'Université, notre consœur à l'Académie, et Madame Daumas, habitant Castelnau-le-Lez.

C'est l'Académie qui a créé entre ces trois femmes de valeur des liens très intimes que les morts prématurées de Messieurs Jean Comet et François Daumas n'ont pas entamés.

Le système des éloges qui excitait tout à l'heure mon impertinence explique les relations amicales de ces trois familles : il n'est que de se reporter au tome 12, année 1981, de notre bulletin, pages 301 à 320.

Le 29 juin 1981, Emilienne Demougeot fait l'éloge de Monsieur Jean Comet (1915-1974), agrégé en 1950, qui se rendit célèbre en créant le Centre Régional de Documentation Pédagogique (CRDP de Montpellier). Cet éloge est un des rares textes de la main d'Emilienne donnant exactement six lignes que l'on peut considérer comme des confidences. J'y reviendrai plus loin.

L'académicien chargé de lui répondre est Monsieur François Daumas qui prononce un résumé assez exact de sa biographie, à l'exception d'une omission imputable à un silence de son informatrice sur la période 1940-1945. En revanche, Monsieur Daumas donne quelques impressions nouvelles sur les relations de

l'héroïne avec le Languedoc et les Languedociens. Enfin il insiste, à juste titre, sur les qualités essentielles qu'il reconnaît à l'impétrante, la modestie, la science et la probité qui ne l'ont pas empêchée de mériter une audience largement internationale.

Sur la vie proprement universitaire d'Emilienne Demougeot, qui commence avec sa thèse d'Etat soutenue en Sorbonne en 1951 et qui se poursuit en qualité d'assistante à Paris, puis Alger, pour s'accomplir pendant vingt ans à Montpellier de 1958 à 1978, nous avons interviewé ses deux élèves principaux :

- Michel Christol, Professeur à la Sorbonne en Histoire Romaine,
- Michel Gayraud, Professeur dans la même discipline à Paul Valéry.

Tous les deux ont travaillé avec elle, ont connu ses directions de recherche en France et à l'étranger, ont été en mesure d'apprécier son style d'enseignement et ont eu, rarement mais utilement, droit à quelques opinions qualitatives sur la période sombre de la Guerre et de la Résistance, par exemple.

Toutes ces informations, alignées bout à bout, font apparaître finalement un personnage peu ordinaire. Commencé – je l'ai dit – dans l'effort et la rareté des sources, ce travail laborieux de découverte révèle une femme courageuse, passionnée de voyages aériens intercontinentaux et internationaux, et spécialement attirée par la langue et la civilisation allemandes. Sa discrétion est le fruit d'une modestie naturelle et s'explique par des habitudes de secret liées à son activité clandestine de 1940 à 1945.

Nous avons passé en revue ses principaux témoins, sources de toute biographie. A nous maintenant de faire vivre Emilienne Demougeot telle qu'elle fut : une chercheuse passionnée, éprise de grands espaces européens.

*

* *

La vie

Née à Bourges en 1910, au hasard d'une garnison de son père, militaire de carrière, Emilienne Demougeot a, selon la belle formule de Monsieur François Daumas, trouvé dans cette ville *"la marque d'un destin"*.

Celui-ci ajoutait, dans son discours d'accueil de 1981 :

"Vous avez respiré à Bourges cet air de liberté qui devait vous entraîner sur les lieux de résistance de la Gaule indépendante."

C'est incontestablement aussi auprès de ses parents, et tout spécialement de son père, qu'elle a *"respiré"*, au cours de pérégrinations en Afrique du Nord, en Espagne et aux Antilles le goût du grand large qui ne l'a jamais abandonnée. Elle pensait aussi qu'elle tenait de ses gènes familiaux bourguignons l'amour des régions sans frontières, ouvertes sur l'Europe et même sur l'Asie. Elle le raconte elle-même très bien.

*

* *

Origines familiales

"Je vous remercie de m'avoir élue... bien que je ne sois pas une "enfant du pays"... puisque mes parents et ascendants sont originaires du PAYS BOURGUIGNON, pays plutôt nordique, placé cependant à un carrefour toujours actuel de vieilles routes européennes Est-Ouest et Nord-Sud."

(Extrait du discours de réception d'E. Demougeot, séance du 29 juin 1981. Bulletin de l'Académie des Sciences..., Tome 12, 1981, p. 301)

Cette déclaration liminaire de Mademoiselle Demougeot sur ses origines provinciales a un caractère très remarquable :

- 1) compte tenu de sa discrétion habituelle sur toute considération de nature personnelle ou privée ;
- 2) c'est une sorte de confession qui permet d'expliquer le goût de Mademoiselle Demougeot pour l'histoire européenne.

Monsieur Lecat, expert en la matière, a aussi écrit de son côté :

"Etre bourguignon, c'est avouer son appartenance à une "région sans frontières", ouverte sur de grands espaces."

(Jean-Philippe Lecat, "La Bourgogne", Bibliothèque des Arts, 1990)

*

* *

Bourguignonne et Européenne : voilà le fondement profond, spirituel, affectif, intellectuel sur lequel Emilienne Demougeot a construit sa vie. C'est assez surprenant de découvrir l'âme cachée d'une historienne au détour d'un discours académique qui est une forme d'expression *a priori* peu favorable aux confidences. Notre héroïne, bibliographiquement parlant, eut une vie pleine d'aventures intercontinentales, maritimes ou aériennes, sur lesquelles cette femme secrète a gardé un silence profond et systématique.

Emilienne Demougeot ne se livre pas dans ses ouvrages : elle se dissimule plutôt derrière eux. Il faut donc chercher ailleurs des sources sur sa vie : dans sa famille, chez ses amis, dans l'Université. Tout le monde l'aurait fait à ma place. Je suis néanmoins satisfait d'avoir trouvé la perle rare de sa confiance à l'Académie : *"Je suis du pays bourguignon, pays plutôt nordique..."*.

Soyez fiers, Messieurs les Académiciens, d'avoir été choisis pour être les dépositaires de la seule confiance jamais faite par Mademoiselle Demougeot. Elle est Bourguignonne aussi vrai que je suis Cévenol. Mais vous avez moins de mérite à connaître mes origines, car je suis aussi bavard sur ma terre ancestrale que Mademoiselle Demougeot était muette sur son *curriculum vitae*.

*

* *

Une jeunesse dans le sillage d'un père exceptionnel

C'est la nièce de Mademoiselle Demougeot, Madame Marie-Thérèse Berta, docteur en médecine, habitant actuellement Arradon, près de Vannes, dans le Morbihan, que je dois une large part des informations sur la jeunesse de la future Historienne. Je lui exprime (ainsi qu'à son mari) des remerciements chaleureux pour sa contribution à une recherche presque aussi difficile pour elle que pour moi.

Nous évoquerons d'abord la période qui va de 1910, date de naissance de Mademoiselle Demougeot, à 1935, année de l'accession à l'Agrégation qui couronne brillamment des études menées en grande partie à Toulouse (de la fin des études secondaires aux classes préparatoires des grands concours).

Ces 25 années ont été vécues au gré des affectations de son père. Elle naît à Bourges, le 30 janvier 1910, 13 ans et demi après sa soeur Marguerite, d'un père qui servit successivement en Algérie, dans la Nièvre et dans le Cher. En 1914, il se bat comme sous-officier, puis comme lieutenant, ce qui lui vaudra, en 1918, la croix de chevalier de la légion d'honneur. Auparavant, il avait été nommé à la Guadeloupe où il resta jusqu'en 1922.

A son retour en métropole, il est affecté quelque temps à Dunkerque où il prend sa retraite en 1925, comme capitaine "sorti du rang", selon l'expression consacrée. Les conditions de cette retraite en qualité d'officier à trois galons soulignent les qualités hors série de cet homme de 55 ans, engagé à 21 ans comme simple soldat. La suite des événements va confirmer cette impression.

*

* *

En 1925, le Capitaine Demougeot fait la connaissance, à Toulouse, de Didier Daurat. Celui-ci avait effectué une brillante guerre comme pilote de chasse. Plusieurs fois cité et blessé, il reçoit la légion d'honneur et les galons de commandant. Pierre-Georges Latécoère discerne immédiatement les qualités d'autorité, d'organisation et d'énergie de Daurat. Dès septembre 1919, il lui avait confié des missions d'ouverture de la ligne Toulouse-Rabat, chargée du service postal franco-marocain. Quelques mois plus tard, en octobre 1920, Didier Daurat est promu Directeur d'exploitation des lignes aériennes Latécoère baptisée, par commodité, *Aéropostale*.

Dès que le capitaine Demougeot fait des offres de service, en 1925, à Didier Daurat, celui-ci comprend le parti qu'il peut tirer de cet homme déjà familiarisé avec l'art du commandement et avec le service outre-mer. L'Aéropostale n'a pas seulement besoin de pilotes ; elle a besoin d'un personnel solide et compétent pour la desserte logistique des appareils au sol. On imagine facilement les exigences techniques et humaines qu'impliquait, par exemple, le service Casablanca-Dakar, nécessitant 6 escales (ou "*aéroplices*"). Ce service, en amont de Casablanca vers Toulouse, supposait le même nombre d'Aéroplices sur le sol marocain et espagnol, soit au total une douzaine de directeurs d'escales entre Toulouse-Montaudran et Dakar. Le matériel volant comptait, à l'époque, une centaine d'avions de petite taille, souvent issus de l'aviation militaire améliorée. Les réparations et "la casse", souvent mortelle pour les pilotes, justifiaient ce grand nombre d'appareils.

Demougeot occupe dès 1925, le poste de Directeur de l'Aéroplice de Tanger, escale déjà importante qui est un carrefour des influences marocaines, françaises et espagnoles. Il est certain que cet emploi exigeait compétence et diplomatie. Ces qualités vont apporter à Demougeot la consécration de sa réputation, en Espagne, et

la confirmation de l'estime dans laquelle il était tenu par Didier Daurat. De 1930 à 1935, Monsieur Demougeot se voit confier la direction de l'escale de Barcelone, une des plus importantes de l'Aéropostale. C'est là que sa seconde retraite l'atteint, à l'âge de 65 ans.

*

* *

Les répercussions de la vie aventureuse et itinérante du Capitaine Demougeot sur l'enfance et la jeunesse de sa fille Emilienne sont incalculables. D'abord, sur les études primaires et secondaires de l'enfant en Guadeloupe de 1917 à 1922 ou à Tanger, vers 1925-1926. Ce n'est qu'à l'approche du baccalauréat qu'elle s'installe un grand moment dans la vie ingrate de pensionnaire dans les lycées de Toulouse. Dans cette ville où Latécoère a lancé une tradition aéronautique qui dure encore, la jeune Emilienne, à partir de 1926 (elle a 16 ans) a vécu dans le rêve de l'aventure portant le nom, devenu fameux, d'Aéropostale. Son père, auquel elle voue une admiration éperdue, joue à Tanger, puis à Barcelone, un rôle non négligeable dans l'aménagement ou la consolidation de deux bases clés, tant aux points de vue logistique que diplomatique, de la "Ligne" dirigée depuis Toulouse par Didier Daurat. Gageons que beaucoup de ses sorties de pensionnaire l'amènèrent au pied de l'hôtel du "Grand Balcon" fréquenté par les pilotes et les familiers de l'Aéropostale ou qu'elle alla, de temps en temps, se promener à Montaudran où Latécoère avait construit ses avions militaires, avant d'en faire la grande base de départ de la future ligne Toulouse, Barcelone, Tanger, Casablanca, Dakar, Natal, Rio de Janeiro, etc.

Emilienne ne se lasse pas d'admirer les "Bréguet 14" qui constituent, dans les années 1925-1926, l'essentiel de la flotte de l'Aéropostale.

Le jeune enthousiasme de l'adolescente est d'autant plus vif que l'année 1925, date de l'entrée de son père chez Latécoère, coïncide avec l'arrivée à la ligne des plus grands noms de pilotes : Jean Mermoz, Antoine de Saint-Exupéry, Henri Guillaumet, etc.

Monsieur François Daumas, en prononçant l'allocution de bienvenue à Mademoiselle Demougeot lors de la séance de réception de 1981, raconte que le père organisait la venue en avion postal de sa fille lorsque, depuis Toulouse, elle venait voir ses parents à Tanger ou à Barcelone. Madame François Daumas, veuve de l'académicien, qui a bien voulu m'apporter le témoignage de l'amitié très intime qui liait son couple à Emilienne, m'a confirmé qu'elle tenait d'elle que ces vols avaient lieu sur "*de petits avions où elle était seule avec le pilote*". Il s'agissait sans doute de "Bréguet 14" bi-plans où le pilote et son passager étaient placés, l'un derrière l'autre, dans des sortes de "trous d'hommes", à la merci du vent et des intempéries.

*

* *

Le temps des choix

Après dix années riches de responsabilités passées à l'Aéropostale, le Capitaine Demougeot prend sa "deuxième retraite". Nous sommes en 1935 il a 65 ans et sa fille Emilienne a 25 ans. Le père et la mère rentrent à la maison et ne quitteront plus leur fille. Mais le chef de famille, à Toulouse, n'est plus le même.

Désormais, c'est la jeune agrégée d'Histoire qui veillera sur ses parents. Lui mourra en 1957, à 87 ans, et sa mère vivra beaucoup plus longtemps, tendrement soignée dans la villa montpelliéraine d'Emilienne.

Le premier choix qu'avait eu à opérer Mademoiselle Demougeot avait été celui de sa spécialité universitaire. Après le baccalauréat, elle avait mené de front des études d'histoire et de philosophie. D'après Monsieur François Daumas, elle aurait opté pour l'agrégation masculine d'histoire et de géographie parce qu'elle comportait une composition d'histoire ancienne à l'écrit. Votre premier choix, chère Emilienne, était donc fait dès 1935 : vous seriez, selon votre propre expression, "antiquisante".

Mais pour l'heure, il ne s'agissait pas encore d'établir l'Histoire, mais de l'enseigner dans les lycées. Vous allez d'abord là où on vous envoie dans les lycées de Guéret, puis de Clermont-Ferrand. Mais c'est avec joie que vous vous retrouvez, au début de la guerre 1939-1940, professeur au Lycée de jeunes filles de Toulouse.

Là, d'autres occupations moins pédagogiques et plus dangereuses vous attendaient : la résistance à l'occupation et à la collaboration vous absorba entièrement et d'une manière précoce. Votre nièce, Madame Berta, a retrouvé, dans les quelques papiers ayant échappé à la dispersion et à l'oubli, une carte établie par "L'Association Toulousaine des Résistants de 1940" attestant la qualité de membre de cet organisme, sous le numéro 104, de Mademoiselle Demougeot, Professeur au Lycée, domiciliée 22, rue Saint Léon. Des renseignements qui auraient besoin d'être confirmés évoquent l'appartenance à un réseau et des liens doublement secrets avec des acteurs disparus de la véritable résistance clandestine. C'est peut-être une des raisons de votre propension au secret. Pardonnez-moi, Mademoiselle Demougeot, d'avoir utilisé un moment le style personnel. Cette familiarité d'écriture est pardonnable entre complices de la même aventure inoubliable.

Cette évocation de l'engagement dans la vie clandestine de celle dont je fais l'éloge, me remet en mémoire un propos du Professeur Jacques Proust qui fut, je crois, un des meilleurs amis de Mademoiselle Demougeot. Comme je soupirais, en aparté, sur le caractère ardu des travaux de notre historienne, il me fit une réflexion qui, la forme exceptée, est restée dans ma mémoire :

"Ne vous y trompez pas, Emilienne Demougeot n'était pas un personnage ordinaire et elle peut vous réserver des surprises !"

Depuis lors, les vols en "Bréguet 14" et les aventures des années 40 de notre héroïne ont savamment illustré la réflexion de Jacques Proust.

Dès la fin de la guerre 39-45, Mademoiselle Demougeot se trouve en position de choisir son jury et son président de thèse. Finalement, elle opte pour une présidence de Monsieur André Aymard, Professeur à la Sorbonne.

Pendant plusieurs années, elle partage son temps entre Toulouse et Paris, et devient Assistante en Sorbonne dans les années précédant la rédaction de sa thèse qui est soutenue et publiée en 1951. C'est là que commence son ascension, via Paris et Alger, vers le Professorat d'Université proprement dit. Elle devient titulaire de la chaire d'Histoire Romaine de Montpellier en 1957 et y restera jusqu'à sa retraite en 1978, soit pendant plus de 20 ans. C'est cette phase montpelliéraine de son existence qu'il nous faut évoquer maintenant.

*

* *

Le professeur à l'université de Montpellier, jugé par ses élèves et par ses pairs

Emilienne Demougeot a participé, à des moments et à des degrés divers, à la formation et à l'orientation au sein des universités, de deux brillants spécialistes de l'Histoire Romaine qui ont été ses élèves avant de devenir ses pairs.

Il s'agit, d'une part, de Michel Christol, Agrégé d'Histoire en 1964, qui avait fait ses études à Montpellier, au Lycée Joffre, puis à la Faculté des Lettres, avant de devenir professeur agrégé au Lycée de Nîmes de 1964 à 1966. Le Professeur William Seston ayant demandé à Mademoiselle Demougeot le nom d'un jeune agrégé d'histoire ancienne pour devenir son assistant à la Sorbonne, celle-ci donna le nom de Michel Christol. Après avoir soutenu une thèse sur l'Empereur Gallien, il est devenu Professeur d'Histoire Romaine à l'Université Paris I (Panthéon-Sorbonne) où il se trouve encore.

Le second adjoint de Mademoiselle Demougeot est Michel Gayraud, agrégé des lettres en 1963, qui a suivi un trajet inverse le conduisant de Paris à Montpellier où il est devenu, sur l'intervention de Monsieur Seston, Assistant de Mademoiselle Demougeot. Après avoir soutenu une thèse sur Narbonne-Antique, il a obtenu une chaire d'Histoire Romaine en 1981. Enfin, ayant exercé pendant quelques années les hautes fonctions de Recteur à Nantes, il est revenu prendre sa chaire d'Histoire Romaine à l'Université Paul Valéry de Montpellier.

L'un et l'autre se considèrent comme les élèves (mot préféré à celui de "disciple" jugé vieillot et paternaliste) de Mademoiselle Demougeot à laquelle ils ont manifesté leur attachement et leur admiration en publiant, en 1988, un volume de *"Scripta Varia"* intitulé *"L'Empire Romain et les Barbares d'Occident"*, dédié à leur "maître".

C'est à dessein que nous livrons pêle-mêle les notes et les observations recueillies, principalement mais non exclusivement, auprès de ses deux proches collaborateurs. Nous commencerons par des notes familières mais jamais irrévérencieuses ou indiscrettes. Nous terminerons par les aspects profonds et parfois dramatiques de sa vie.

Auprès de ses étudiants de base, Emilienne a laissé le souvenir d'un "petit bout de femme" sachant se faire écouter et respecter, parfois un peu "pète-sec" comme on disait dans les amphithéâtres. Son aspect extérieur n'avait rien d'austère. Ses origines nordiques se reflétaient dans la couleur de ses cheveux "blond naturel", comme nous l'a dit une de ses amies. Elle était toujours très soignée de sa personne, avait le regard vif et un sourire agréable.

Sa vie familiale se déroulait entre sa vieille mère et une gouvernante prénommée Reine. L'austérité de ses recherches n'avait pas atteint son caractère. Chez ses amis Daumas, elle aimait évoquer ses vacances avec son père (qui a eu une part prépondérante dans ses relations parentales), notamment au bord de la mer, à Collioure ou à Cannes, et particulièrement les parties de pêche à l'anchois. Elle aimait la nature, la marche, la natation. Elle adorait les chats et en avait surnommé un "Alaric", du nom du chef Wisigoth qui avait saccagé Rome en l'année 410. Elle élevait des lapins dans le jardin de sa villa. Elle appréciait la musique et les concerts.

Malgré de longs séjours à Toulouse et à Montpellier, il semble que le Languedoc ait davantage conquis son intelligence et sa raison que son coeur. Monsieur François Daumas l'a écrit dans son éloge de 1981 :

"Vous avez apprécié Montpellier peu à peu, pour son paysage, pour ceux que vous y avez rencontrés, pour les travaux que vous y avez menés à bonne fin."

Faut-il en conclure que son coeur était ailleurs ?

C'est en partie vrai. Messieurs Christol et Gayraud sont d'accord pour estimer qu'un certain nombre de périodes, de problèmes et de valeurs ont compté pour elle :

- D'abord il y a les confidences publiques (6 lignes) faites par Emilienne à l'Académie en 1981. Outre la revendication de ses ascendances bourguignonnes, elle prononce d'autres mots révélateurs :

"Je vous remercie de m'avoir élue bien que je sois femme..."

Monsieur Christol se souvient de réflexions de son interlocutrice qui manifestait son aspiration à la reconnaissance de l'identité de la femme, notamment par le droit de vote à tous les niveaux. Ce vœu, aujourd'hui réalisé est intéressant dans la bouche de Mademoiselle Demougeot, surtout en 1981.

- Un autre geste très symbolique, c'est celui qu'elle a fait en 1938, au moment de l'Anschluss, en réalisant, avec d'autres intellectuels, un voyage d'information à l'Institut Français de Berlin pour se familiariser avec le phénomène de poussée du Nazisme. Elle aurait été le témoin de scènes affreuses : exécutions sommaires, lynchage de juifs. Epouvantés, ses compagnons et elle-même précipitèrent leur retour. C'est cette vision dramatique qui aurait déclenché son entrée dans la Résistance dès 1940, dont nous avons déjà parlé.

- Mademoiselle Demougeot avait appris l'allemand en première langue dans les lycées de Toulouse. L'épisode nazi de Berlin en 1938 a certainement accéléré son appétit d'atteindre un bilinguisme complet lui permettant d'accéder à la science allemande, très avancée dans les domaines de l'histoire antique, de l'archéologie et de la numismatique. Son bilinguisme en langue allemande lui permit aussi d'explorer les ouvrages concernant la Russie, la Hongrie, la Pologne. Ceci lui fut fort utile pour ses recherches sur les Barbares d'Europe Centrale et Orientale.

- La belle conduite d'Emilienne dans la Résistance à Toulouse permet de jeter une lumière assez vive sur ses convictions religieuses et politiques. Elle a certainement soutenu les idées résistantes et sociales du Cardinal Salièges. D'autre part, Monsieur Christol a retrouvé dans des imprimés ayant appartenu à Mademoiselle Demougeot un numéro de la Revue Esprit contenant le *"Manifeste au service du Personnalisme"* rédigé en 1936 par Emmanuel Mounier. Ce Manifeste paraît traduire, par son style philosophique et sa générosité chrétienne, les convictions intimes de sa lectrice attentive.

Mais, bien entendu, le goût extrême de la discrétion, voire du secret, inhérent au caractère de notre héroïne réduit notre connaissance aux quelques confidences reçues par Messieurs Christol et Gayraud et à nos propres inductions et suppositions.

*

* *

L'oeuvre

L'oeuvre maîtresse de Mademoiselle Demougeot s'intitule "*La formation de l'Europe et les invasions barbares*", ouvrage publié en trois volumes, chez Aubier, entre 1969 et 1979, avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique.

En choisissant un sujet aussi vaste, susceptible d'engendrer des discussions en tous genres sur la tyrannie romaine ou sur l'absence de civilisation des peuples barbares, Mademoiselle Demougeot encourait tous les risques auxquels s'exposent les chercheurs : risque d'incompétence (Qui peut prétendre connaître telle peuplade, aux limites asiatiques incertaines ?...), grief de simplification ou de parti pris, obscurité prudente des jugements, tant au niveau de la pensée que de son expression.

Or, l'on doit rendre cette justice à notre spécialiste des invasions barbares que son érudition est sans failles, qu'elle sait la vivifier et l'enrichir par de nombreuses incursions dans les domaines de l'archéologie et de la numismatique, et que ses jugements, aussi clairvoyants que modérés, donnent un tableau assez serein de barbares civilisés et christianisés par le contact progressif avec les populations romaines.

Grâce à Mademoiselle Demougeot, le contenu même de la définition de peuple barbare a changé et les invasions sont un concept auquel on préfère maintenant celui de "**migration**".

Enfin, elle nous a enseigné avec bonheur combien "notre" Languedoc méridional, y compris le Gévaudan du Vème siècle dont nous allons parler, est la partie de la France méditerranéenne qui a su bénéficier du double enrichissement wisigothique et gallo-romain.

A l'ouvrage majeur d'Emilienne Demougeot, il faut ajouter notamment 62 études et articles sélectionnés dans un recueil de "*Scripta Varia*" paru aux Publications de la Sorbonne, en 1988, sur l'initiative (nous l'avons vu) des Professeurs Michel Christol et Michel Gayraud.

Parmi les 62 études énumérées dans la bibliographie des travaux d'Emilienne Demougeot, figure, sous le numéro 35, la petite oeuvre que nous avons choisie comme étant significative de l'extrême fin de la période Romano-Barbare chère à notre grande historienne.

Il s'agit de "*Sidoine Apollinaire et les Gabales*", rédigée à l'occasion d'un congrès de la Fédération Historique du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon, communication publiée à Mende en 1974.

La Languedocienne d'adoption a mis une chaleur particulière, presque méditerranéenne, dans cette étude de Sidoine et je ne pouvais personnellement qu'être sensible, comme Lozérien et comme Cévenol, à cette poétique promenade au pays Gabale qui joignait, pour votre serviteur, l'utile et l'agréable.

Puisque nous avons choisi de considérer le style de travail et l'objet de l'oeuvre d'Emilienne Demougeot à travers "*Sidoine Apollinaire et les Gabales*", nous envisagerons naturellement la biographie politique et littéraire du noble gallo-romain et les conditions de temps et de lieux qui entourèrent son activité.

*

* *

La biographie de Sidoine Apollinaire

Il est né à Lyon vers 430, dans une famille appartenant à la plus haute aristocratie gauloise. Son grand-père avait géré la Préfecture du Prétoire des Gaules vers 408 et son père devait s'élever aux mêmes honneurs en 448.

A l'âge de 21 ans, Sidoine avait épousé, vers 451, Papianilla, fille du noble arverne Avitus qui avait été lui aussi Préfet du Prétoire des Gaules, à Arles, la capitale de la province gallo-romaine. Sidoine, par son ascendance et par sa belle-famille, appartient donc au milieu des hauts dignitaires gallo-romains, gaulois par leurs origines et romains par la plénitude de leur citoyenneté d'empire qui leur a permis d'accéder à la qualité de "*sénateurs*" et de "*clarissimes*", selon l'expression imagée de l'époque.

Avitus a été le symbole le plus éclatant de l'accession d'un gallo-romain aux dignités suprêmes de l'Empire puisqu'il devint empereur à Rome pendant une année et demie, en 455-456, son gendre Sidoine l'ayant assisté, à l'âge de 25 ans, dans des tâches administratives à cette époque brillante mais brève.

Après une éclipse prudente, Sidoine rentra en grâce auprès des successeurs d'Avitus, Majorien d'abord et Arthémisius ensuite, de 458 à 470.

Cette époque de réussite optimale, avec quelques parenthèses que Sidoine a mises à profit pour écrire ses poèmes, notamment le "*Propempticon*", correspond à une époque bien particulière de paix et de prospérité qui ne doit pas nous faire oublier, comme l'a écrit André Loyen, spécialiste d'Apollinaire, ce qui s'était passé avant et ce qui va se passer après en Gaule-Romaine.

*

* *

Le Propempticon commenté par Emilienne Demougeot

Débarrassé de son appareil historico-européen et les problèmes de vocabulaires étant bien éclaircis (ne pas confondre les Huns d'Attila, les Gaulois romanistes et les Barbares fédérés), le récit de Sidoine nous permet de vagabonder dans un pays qui ressemble étrangement au nôtre.

Sidoine compose en 464 ou 465 un poème qui sert de prétexte à un pèlerinage de l'amitié. Le titre qu'il emploie est *Propempticon ad libellum*. Sous les mots grec et latin, on devine l'intention du poète d'afficher une culture empruntée à l'antiquité classique, ce qui est une manière de marquer ses distances vis à vis de l'environnement barbare.

Emilienne Demougeot va droit au texte de Sidoine et à son contenu historique. Contrairement à André Loyen qui a vu surtout dans le *Propempticon* une manifestation littéraire de l'esprit précieux en Gaule, elle plonge dans le récit de Sidoine pour y puiser des informations historiques sur les choses et les gens visités par ce voyageur fictif qu'est le "libellus" du sénateur-poète gallo-romain :

"Voici ce texte, écrit Mademoiselle Demougeot, qui décrit sur un ton sincèrement allègre le voyage du "libellus" de Sidoine chez une dizaine d'amis et parents :

"Quand tu auras franchi ma porte, cher petit livre, souviens-toi, je te prie de suivre la route qui mène tout droit chez nos confrères (Sodales) dont j'ai noté avec soin les noms ; ne foule point trop rapidement l'antique chaussée tout au long de laquelle le nom des Césars verdit sur des

colonnes milliaires déjà vieilles ; au contraire, avance sans te presser ; c'est en ménageant des arts que tu raviveras promptement l'affection chez nos amis...".

Les noms de personnes et de lieux défilent ensuite, connus ou inconnus, précisés ou suggérés, tous amis, protecteurs ou protégés de Sidoine : par exemple, le sévère Domitius, grammairien à Clermont, un Avitus, cousin du grand empereur à Quissac et l'omniprésent Tonance-Ferréol, propriétaire de vastes et confortables "villas" à Trévidon et aux environs d'Anduze.

Emilienne Demougeot reconstitue le trajet effectué par Sidoine, dissimulé derrière la fiction de son "libellus" et, quoiqu'elle se défende de faire un travail de recherche spécifique, elle allie documents historiques et connaissances géographiques pour aboutir à l'itinéraire suivant :

- Avitacum (villa de son beau-père Avitus) situé à Aydat, à 20 kilomètres au Sud-Ouest de Clermont,
- Brioude où repose le corps d'Avitus, l'empereur mort en 456 et rapatrié de Rome dans son pays natal,
- la vallée de la Truyère,
- le "*pays gabale enneigé*" qui est certainement l'Aubrac, par Saint-Chély-d'Apcher,
- une "*villa altièrre dans un puits*" qui est vraisemblablement Mende,
- Trévidon que de nombreux auteurs situent à Saint-Laurent-de-Trèves,
- deux villas à la sortie d'Anduze, dont l'une appartenant à Appolinaris, oncle de Sidoine,
- la villa de Cotion, près de Quissac où résidait un Avitus,
- Saint-Mathieu-de-Trévières,
- la Voie Domitienne,
- et enfin Narbonne.

Mademoiselle Demougeot ne manque pas d'observer la puissance et la cohésion de ce clan d'aristocrates gaulois qui a donné au Midi auvergnat et méditerranéen l'accès au pouvoir romain. Elle écrit, en guise de bilan de sa relation du *Propempticon* :

"Au temps des royaumes barbares de Toulouse et de Lyon, les sénateurs gaulois comptaient, pour défendre leur cité, son territoire et ses intérêts, sur leur présence dans le gouvernement impérial."

*

* *

Ce résumé de cette petite oeuvre sur Sidoine Apollinaire et les Gabales n'a eu qu'un seul but : donner un spécimen d'une recherche de Mademoiselle Demougeot représentatif de la période finale de la confrontation entre la Rome finissante et les anciens "Barbares" de plus en plus civilisés. Mais là ne s'est pas borné son domaine d'exploration.

Si elle était historienne dans l'âme, Mademoiselle Demougeot s'était passionnée aussi pour l'archéologie et pour des problèmes qui dépassaient largement sa période de prédilection : les siècles barbares. C'est ainsi qu'en 1987, il y a un peu moins de dix ans, elle s'était beaucoup intéressée aux riches collections du Musée Archéologique de Lattes, dirigé par Monsieur Christian Landes qui aime à témoigner qu'elle venait très souvent au Musée.

Elle participa activement aux IXèmes journées d'Archéologie Mérovingienne sur le thème "*Gaule Mérovingienne et Méditerranée*" où elle prononça la conférence inaugurale sur "*La Septimanie dans le Royaume Wisigothique du 5ème au 7ème siècle*". Elle n'hésita pas à prolonger son étude au delà des Pyrénées, montrant ainsi comment la civilisation de la Septimanie s'était étendue d'Arles à Cordoue, en passant par Narbonne et Elne.

*
* *

Conclusion

Le moment est venu de jeter un regard d'ensemble sur le personnage de première grandeur qui a été et qui reste Mademoiselle Demougeot dans le monde historien.

A s'en tenir à son oeuvre majeure sur "*La Formation de l'Europe et les invasions barbares*", les sujets et les événements qu'elle a traités de l'Oural à l'Espagne, du siècle de Jules César à celui de Clovis et des francs (six siècles de 50 avant J.C. à 550 après J.C.) risquaient de décourager votre conférencier et de vous paraître un peu rébarbatifs.

Je ne suis pas, comme mon "héroïne" (pour laquelle je me suis pris, vous l'avez constaté, d'affection posthume) un cerveau habité par la froideur scientifique. Je suis un être "chaud" comme on l'est dans les Cévennes et dans la bordure languedocienne du Massif Central.

Je tenais à découvrir cette historienne d'une manière non conventionnelle, à explorer ses passions intérieures (en me gardant bien de toucher à la personne privée) et à mettre à jour ses méthodes de recherche et de rédaction. Je ne cacherai pas les grandes difficultés que j'ai rencontrées pour arriver à mes fins car cette historienne cultive avec une sorte de passion (en voilà au moins une !) le style impersonnel de la rédaction (l'usage du "je" est, par elle, quasiment prohibé), l'absence de jugements de valeur sur les auteurs et sur les théories historiques, comme si la manifestation d'une référence, d'un étonnement ou d'une critique était un acte d'indécence indigne d'une chaire universitaire...

Je me suis entretenu de cette particularité de style avec quelques amis historiens (dont je tairai les noms) et ils m'ont confirmé qu'il fallait voir dans cette façon d'écrire l'application des principes d'une école scientifique qui privilégie le caractère exhaustif et la vérité des faits. Les historiens de l'Ecole Allemande, comme Von Ranke, résumaient leur ambition dans cette formule :

"*L'Histoire, c'est ce qui s'est réellement passé*" ; et ils ont fortement influencé leurs collègues français comme Lavissee, partisan de la "*Science des détails*" et Seignobos qui affirmait : "*L'Histoire n'est que la mise en oeuvre de documents*".

Emilienne Demougeot ne désavouerait pas, je pense, son appartenance au style d'écriture de Lavissee qui privilégiait la science des détails et des qualités appartenant au domaine du microscope du Biologiste. Goût de l'exhaustivité, hantise de l'omission, telles étaient en définitive les qualités auxquelles Mademoiselle Demougeot tenait le plus.

Un de ses élèves qui l'a le mieux connue, Michel Christol, estime qu'Emilienne tenait, avant toute chose, à conserver sa liberté. Elle refusait d'être classée dans quelque Ecole que ce soit, fût-elle celle des *Annales* où elle comptait

des amis notables parmi lesquels Emmanuel Le Roy Ladurie qu'elle avait connu à Montpellier. Si elle partageait certaines des valeurs des Annales, notamment l'élargissement de l'Histoire aux recherches archéologiques et numismatiques, elle trouvait dans la célèbre *Revue des Annales*, un côté factice et médiatique qui lui déplaisait.

Il n'en reste pas moins évident que la façon d'écrire l'Histoire de Mademoiselle Demougeot paraît un peu "austère" à côté des pratiques littéraires d'un Lucien Febvre, d'un Marc Bloch, d'un Braudel, d'un Duby, d'un Le Goff ou d'un Favier, ou d'un Le Roy Ladurie.

Ses amis – hommes et femmes – m'ont dit sa passion de l'Histoire (10 heures par jour), sa vivacité, sa bonne humeur en société, son goût de la musique, du jardinage et de la mer. C'était aussi un professeur exigeant, rigoureux et redouté. La froideur du style écrit masquait donc une grande chaleur humaine.

Mon état de fils d'Agrégé des Lettres au Lycée Henri IV m'a permis pareillement de savourer la polyvalence de mon père, Pierre Pujol, qui n'était pas le même dans son poste d'enseignant, dans la vie familiale et dans la vie associative ou religieuse. Cette conférence lui doit beaucoup dans cette évocation de Sidoine séjournant à Trévidon, chez son ami Tonance Ferréol.

La culture personnelle s'acquiert à la table familiale, comme le savent les privilégiés ayant eu pour père un conteur d'histoires. Or, ce fameux Trévidon, où l'ancien Préfet des Gaules avait une villa, se trouve à 8 kilomètres de mon village d'été, Vébron, où mon père, comme moi-même, aimait se reposer l'été. Pierre Pujol savait que Tonance Ferréol aimait le village de Saint-Laurent-de-Trèves, perché sur un promontoire dans la vallée du Tarnon, entre Vébron et Florac, dans les Cévennes lozériennes. C'est pour en avoir beaucoup entendu parler que j'ai choisi Trévidon et Sidoine Apollinaire pour illustrer la Gaule Romaine chère à Emilienne Demougeot.

J'ai voulu faire plaisir à notre grande historienne tout en me faisant plaisir à moi-même. Et c'est dans le même esprit que j'ai évoqué l'Aéropostale qui a entouré la jeunesse de la femme peu commune que nous célébrons.

Notre héroïne avait respiré le parfum de l'aventure auprès de son père et de l'équipe d'aviateurs pionniers dirigée par Didier Daurat. C'est cette équipe qui ouvrit la fameuse ligne Toulouse-Malaga-Agadir-l'Amérique du Sud. Il est normal que je termine mon propos par cette citation d'Antoine de Saint-Exupéry :

"Ce que nous sentons quand nous avons faim, de cette faim qui poussa Mermoz vers l'Atlantique-Sud, qui pousse l'autre vers son poème, c'est que la genèse n'est point achevée et qu'il nous faut prendre conscience de nous-mêmes et de l'univers. Il nous faut, dans la nuit, lancer des passerelles."

(Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des Hommes*, Gallimard, 1939)

Malgré le temps qui passe, il restera toujours, entre Elle, et Nous tous, la "passerelle" de l'intelligence et de l'amitié.

RÉPONSE DE MARCEL BARRAL

Monsieur,

Vous venez de nous révéler dans votre discours des aspects ignorés de celle qui vous a précédé dans ce 9ème fauteuil de la section des Lettres, elle qui fut pour beaucoup d'entre nous notre collègue à l'Université Paul-Valéry. J'avoue que je ne l'ai connue longtemps que par sa renommée de professeur un peu sévère, comme vous l'avez évoqué, jusqu'à ce que se présentât pour nous l'occasion de faire vraiment connaissance. Quand je demandais pour l'impression de ma thèse le concours de l'Université, Mademoiselle Demougeot fut chargée de faire un rapport et pour cela de lire mes volumes dactylographiés. J'imagine bien qu'elle n'eut guère le temps ni sans doute l'envie de tout lire. Mais elle fut, me dit-elle, grandement intéressée par le contenu des pages qu'elle avait lues et en particulier par l'exposé de la théorie des temps de Gustave Guillaume, théorie qui est le soutien linguistique de mon étude. Loin d'être rebutée par la chronogenèse, la chronothèse, le temps réel et le temps virtuel, le temps *in posse*, *in fieri* et *in esse*, l'incidence, la décadence, etc., loin d'avoir été offusquée par ce vocabulaire nouveau, elle me dit qu'elle avait trouvé cette conception du système verbal originale et convaincante. Sans doute le mérite en revenait-il plus au grand linguiste que fut Gustave Guillaume qu'à moi-même, interprète parfois un peu déviant de ces théories. Et c'est ainsi qu'en discourant sur ces notions abstraites j'appris à connaître l'ouverture d'esprit et la curiosité intellectuelle de cette collègue. Je pus apprécier une autre fois la valeur de ses amitiés. Ce fut au cours d'un dîner qui rassemblait quelques amis de François Daumas à Castries à l'invitation de notre collègue Jean Boissel qui venait de lui succéder à l'Académie. Au retour je raccompagnais Mademoiselle Demougeot rue des Hospices et, dans le parcours nous parlâmes longuement de François Daumas, qui avait été mon parrain dans cette compagnie et avec lequel j'étais lié depuis les bancs du Lycée et de la Faculté des Lettres, par une camaraderie devenue amitié.

Vous venez, Monsieur, de montrer que les éloges académiques, si formels, voire artificiels qu'ils soient, ont cependant le mérite de faire revivre au cours de quelques instants éphémères, des confrères, des collègues disparus. Vous avez retrouvé Mademoiselle Demougeot en historien, en rassemblant des témoignages et bien que vous ne l'ayez point connue vous avez réussi à nous la faire connaître peut-être même mieux que nous la connaissions. Assurément certains d'entre nous l'ont retrouvée dans leurs souvenirs, avec ce rien de sentimental et de triste que suggèrent les mots, nos pauvres mots, qui se chargent de sens et parfois d'affection et d'amour. Instant fugitif. *Aufugit imago*, comme dit Virgile : "leur image évoquée s'enfuit, légère comme le vent et pareille à un songe qui s'envole..."

Sous la forme académique peuvent se révéler ainsi des qualités du cœur, des souvenirs parfois très chers. Ce n'est pas pour rien que ce "genre" a quelque chose du rituel de l'évocation des morts. J'ai revu, quand vous parliez, la frêle silhouette d'Emilienne, Demougeot, dans notre salon rouge de l'hôtel Sabatier d'Espeyran, son sourire que vous avez rappelé. Sentimentalité peut-être, mais dans une société qui est toujours vivante par la succession de ceux qui la composent et l'ont composée, il est, me semble-t-il, des moments privilégiés comme ceux que nous venons de vivre en

vous écoutant. Vous avez sacrifié au rite, mais je crois plus sincèrement que, pour nous faire découvrir notre confrère disparue, vous avez vous-même – vous nous l'avez dit – découvert non plus seulement en historien mais en psychologue, une personnalité sympathique et attachante. Ses rêves de jeunesse bercés par les premiers vols de l'Aéropostale, son engagement d'historienne à la recherche de ces temps confus où s'élaborait un monde futur, de ces invasions qui détruisaient à chaque fois les progrès accomplis d'une "intégration", comme nous dirions, dans ce monde gallo-romain, affaibli matériellement, mais combien riche et fécond par ce qu'il faut bien appeler la civilisation, dont nous avons hérité et que nous vivons encore. Epoque troublée dont j'ai eu l'image, en lisant la thèse d'Alexandre Germain, l'historien de Montpellier, sur une figure exaltante de ce temps, Sidoine Apollinaire.

J'ai beaucoup apprécié l'heureuse idée que vous avez eue de citer le travail de Mademoiselle Demougeot sur le poème qui relate le voyage accompli dans votre terre du Gévaudan et dans notre Midi par Sidoine Apollinaire. Ainsi, au-delà de la personnalité de l'historienne des temps "barbares" que fut celle que vous avez remplacée, vous avez laissé découvrir la vôtre, fortement enracinée dans vos Cévennes dont vous êtes fier. Et je dois dire tout de suite que nous vous accueillons avec joie, car cette épreuve d'initiation vient de nous démontrer clairement que le choix que nous avons fait en votre personne est – comment dirais-je ? – certainement un bon choix.

*

* *

Après l'évocation de ces temps barbares je vais rappeler un passé tout proche, si je puis dire encore chaud, celui de notre rencontre – je n'en sais plus ni le jour ni la saison – dans l'arrière magasin de notre ami dévoué, Monsieur Pierre Clerc. Donc une rencontre au milieu de livres, des anciens et des modernes, au milieu des livres que nous recherchons, par goût parfois plus que par nécessité, en bibliophiles. L'aimable entregent de notre libraire facilita notre connaissance. Vous travailliez déjà à votre Basville. Et, comme vous l'avez rapporté, l'Entente Bibliophile de Montpellier venait de publier un manuscrit de la fin du XVII^e siècle, *Le Conte des Fées du Mont des Pucelles*. Un écrit satirique qui dépeint sous la caricature et le dépaysement – ce genre était alors à la mode – le milieu de la Cour des Comptes de Montpellier. Or voici ce sur quoi précisément, ce jour-là, nous discutâmes : sur l'architecte à qui l'on doit le château de Flaugergues, une de ces "folies" que l'on trouve dans la banlieue montpelliéraine. Dans le *Conte des Fées*, est mis en scène un certain Amfion qui avait le pouvoir de faire danser les pierres. La clef donne : "Amfion, un Maître à danser". Il s'agirait d'un maître d'Académie, un nommé David Lapierre, propriétaire de la métairie de Flaugergues, qu'il commença de bâtir. Elle était appelée aussi Mas de la Fadaise. On sait qu'Amphion bâtit au son de sa lyre les remparts de la ville de Thèbes. De là par allusion au nom et à la profession l'assimilation de Lapierre et d'Amfion. Loin de cette fabulation mythologique vous pensiez plus sérieusement que le château est dû à l'architecte d'Aviler. C'est ainsi que vous le rapportez dans votre livre sur Basville : "Etienne de Flaugergues, receveur des tailles du diocèse de Montpellier qui venait de se faire construire par Amfion (l'architecte Charles Augustin d'Aviler) le château du même nom".

Vous êtes bavard, vous l'avouez vous-même. Et c'est ainsi que cette conversation commencée sur une fadaise, nous entraîna, hors de la librairie de Pierre Clerc. Et, par ces associations d'idées que suscitent des propos familiers, nous aboutîmes, en parlant, au café Le Rabelais, au bas du boulevard du Jeu-de-Paume, près de ce qui fut la Porte Saint-Guilhem. Le nom de Vébron vint naturellement dans vos propos. Vébron ? Je connaissais ce petit village cévenol par un de mes collègues, agrégé de grammaire, professeur au lycée, Emile Finielz. Or il était votre petit cousin. Christiane, sa fille, et Jacquie ma fille étaient des camarades de classe au lycée Joffre. Christiane avait invité ma fille à passer quelques jours dans les vacances d'été à son village cévenol. C'est ainsi que je suis venu avec ma femme à Vébron chez Emile Finielz. Il logeait alors dans une partie de la vaste demeure de ses parents, une belle maison cévenole, chargée d'ans et de souvenirs, sous son toit de lauses couvertes de mousse, ramassée mais vaste et riche des agrandissements successifs de plusieurs générations. Un verger, un jardin, une vue sur les hauts plateaux, autant d'agréables découvertes. Mais je m'égare... pourtant j'aimerais bien ici avoir une pensée pour Emile Finielz qui trouva la mort en 1982 dans un stupide accident de voiture. C'était un personnage attachant. Un bricoleur aussi qui visait à la perfection : la dernière fois que nous vîmes à Vébron, Finielz nous fit les honneurs de sa maison parachevée. Ce fut la dernière fois je crois. Je garde un souvenir ému de ce collègue. Si différents que nous fussions nous fûmes toujours amis tout simplement peut-être, comme dit Montaigne : "parce que c'était lui et parce que c'était moi".

Bref, Monsieur, quand nous nous quittâmes sur le seuil du Rabelais avait commencé une liaison intellectuelle qui dure encore. Ce qui explique que nous soyons ici l'un et l'autre en ce jour et dans cette salle...

Et ce qui me ramène à mon propos...

*

* *

Avoir vingt ans en 1943 ce pouvait être quelque chose de banal. Ce pouvait être aussi le moment d'un choix décisif en ces temps troublés. Vous aviez été un élève et un étudiant remarquablement précoce puisqu'à vingt ans vous aviez votre licence en droit et deux années de Sciences-Po. Or, au lieu de poursuivre vos études si bien commencées, vous entrez dans la résistance et cela dans le maquis des Cévennes dont vous avez, quarante ans plus tard, raconté l'histoire dans un petit ouvrage intitulé *Le Maquis d'Ardailhès et sa part dans le rassemblement Aigoual-Cévennes*. Créé par le pasteur Laurent Olivès, ce maquis est appelé aussi plus poétiquement *La Soureilhade* (l'Ensoleillée) du nom de la maison isolée au faîte du village d'Ardailhès. Ce rassemblement était conçu pour être une sorte d'Ecole de Cadres, préparant les futurs chefs des maquis qui interviendraient au moment crucial que l'on sentait proche. En février 44 le village d'Ardailhès fut attaqué par les Allemands. Les jeunes gens de la Soureilhade n'eurent que le temps de s'égailler vers le sommet. Et commença alors une "vie en réduits" jusqu'à ce que fût réalisé le rassemblement du maquis Aigoual-Cévennes. Puis ce furent les premiers affrontements, des embuscades et le harcèlement des troupes allemandes qui descendaient vers le Midi tout au long de la route nationale 113. Je ne puis que renvoyer au récit de ces événements que vous avez relatés dans votre livre. Mais je me permets de citer un passage de la conclusion : "Cévenols d'origine ou d'adoption, nous avons confirmé la véritable race qui est d'avoir la *nuque raide* qu'avaient déjà nos ancêtres

spirituels, les Camisards, plus à l'aise dans leur maquis que dans les camps ou les salons du refuge à l'étranger". Au-delà d'une formation analogique *Camisard-Maquisard*, on retrouve dans ce rapprochement le refus d'un ordre étranger et l'espérance de la liberté.

Après ce que vous appelez "l'aventure du maquis des Cévennes", ce fut l'appel sous les drapeaux du mois de mars 45 au mois d'août 46. Puis votre entrée dans la carrière préfectorale. Si l'on consulte votre *curriculum vitae* officiel, on vous trouve chargé de missions, chef de cabinet, secrétaire général, souvent dans des postes méridionaux. Il semble même que cette carrière résumée dans un froid écrit vous amène confortablement à la préfecture des Pyrénées-Orientales en 1976. Cependant, nous sommes loin de ce fameux sous-préfet d'Alphonse Daudet qui préparait son discours en pleine nature. Il y a eu dans votre carrière "des coups durs", comme on dit, car vous avez été pendant trois ans et demi en Algérie dans ces années troublées. On vous retrouve en effet secrétaire général à Médéa (1959), puis à Bône (1961) et enfin à Rocher-Noir au cabinet de Christian Fouchet. Années critiques qui rappellent la guerre atroce menée par le FLN et les membres de l'OAS... En 1967, sous-préfet hors cadre, vous êtes nommé directeur de cabinet du Directeur Général de la Sûreté nationale. Vous recevez la légion d'honneur en juillet 1968. Vous avez donc vécu auprès du Ministre de l'Intérieur les événements de mai 1968. Lorsque en 1997 on regarde en arrière vers cette révolte estudiantine qui bouleversa l'Université, on ne peut pas ne pas penser, sans un sourire amer, à ces jeunes gens qui se révoltaient contre la société de consommation, faisant leur révolution culturelle, bouleversant la vie. Les mœurs changèrent alors, et surtout l'Université. Sans doute vaut-il mieux garder *in petto* ce que l'on pense de ces changements quand on les a vécus.

Votre carrière préfectorale s'achève le 7 mai 1982 : "Préfet admis sur sa demande en congé spécial." Cette retraite va être particulièrement bien occupée par vos travaux historiques, déjà avancés d'ailleurs puisque *Vébron, histoire d'un village cévenol* paraît en 1981, un ouvrage de 320 p. édité par le Club Cévenol et Edisud. Vous l'avez dédié à la mémoire de Marie Teissier de Caladon (1894/1944), votre mère, et à celle de votre père Pierre Poujol, agrégé de l'Université (1889/1969). Sans doute cette dédicace laisse entendre tout ce que vous devez au milieu familial, attaché à Vébron ; et surtout tout ce que vous devez à votre père qui est l'auteur de nombreux articles et brochures sur le pays Cévenol. Les premiers mots de votre livre sont à citer : "Le héros de ce livre est un village : Vébron. Ce village est placé dans un curieux pays, les Cévennes, qui devient presque entièrement protestant vers 1560". Dans cette donnée préliminaire on peut retrouver ce qui fait que votre histoire de Vébron n'est pas une simple monographie, comme il y en a tant. Vous avez trouvé le moyen de traiter cette histoire, qui n'eût pu être que locale, comme une partie intégrante de l'histoire nationale au cours de quatre siècles. L'histoire de Vébron est éclairée par les grands événements qui se sont déroulés durant ce temps ou pour employer votre expression "durant douze générations d'hommes et de femmes". En somme il n'est pas d'événement national qui n'ait eu un écho dans ce domaine réduit. Et, comme l'écrit Philippe Joutard, dans la préface de votre livre, "Vébron devient ainsi un observatoire privilégié de ce qui appartient à une grande histoire", c'est-à-dire celle de la réforme dans cette partie méridionale de la France. En cela réside le plus important et le plus riche apport de votre travail établi sur des archives nationales et locales. Vous présentez, après quelques pages consacrées à la période

moyenâgeuse – ce qui forme généralement une bonne part des monographies – un exemple caractéristique qui pose des problèmes majeurs : la coexistence des communautés catholiques et protestantes au cours des siècles, question qui dépasse et modifie l'opinion que l'on se fait ordinairement et qui voit un état permanent d'antagonismes religieux. Votre préfacier a souligné cet aspect essentiel qui, je cite, "conduit l'historien vébronais à ne jamais oublier la minorité catholique. Il en est récompensé en nous donnant à ce propos les chapitres les plus neufs et les mieux venus".

J'emprunte ces quelques lignes à la conclusion de votre livre. "Le 1er janvier 1908, l'orme de Vébron, dont l'énorme tronc creux avait été incendié par des jeunes gens fut finalement renversé au crépuscule par des vandales sans pitié. Il avait été planté sous le règne d'Henri IV et symbolisait la vie et l'unité du village (...). Il faudrait replanter l'orme, ajoutez-vous. Bientôt son feuillage s'étendrait et son ombre deviendrait plus fraîche. Toute la population, les permanents et ceux de la diaspora pourraient l'été danser tout autour une ronde imaginaire (...). Il est déjà dans nos rêves cet arbre mythique et plonge ses racines dans l'histoire profonde du passé".

Le livre suivant *Bourreau ou martyr ? L'Abbé du Chaila (1648/1702). Du Siam aux Cévennes*, édité aux Presses du Languedoc vient à la suite de nombreux ouvrages écrits sur ce personnage complexe et dont on a fait, selon ses opinions, un martyr ou un bourreau. Votre livre, Monsieur, comme dit le prêtre catholique qui en a écrit la préface "porte la marque de votre oecuménisme". La remarque suivante donne l'explication de ce travail qui a été construit avec de nombreux documents d'archives inédits. "Par ailleurs (R. Poujol) a sur l'historien de "métier", qu'il n'est pas, un immense avantage : sa formation administrative et les fonctions préfectorales qu'il a assumées dans des circonstances délicates en Algérie... Il sait lire et apprécier les situations d'insurrection". La biographie de cet abbé du Chaila, lozérien du nord, est le résultat de la lecture de nombreux documents qui restituent l'image de ce personnage au cours des années où il avait été chargé de surveiller et de sanctionner, sous l'autorité de l'Intendant Basville. On lit avec beaucoup d'intérêt cette biographie. Sans doute, sans oblitérer les rigueurs et les fautes, votre Abbé du Chaila, Monsieur, est certainement vrai : "Ni un bourreau, ni un saint". Dans les dernières pages vous dégagez le bilan de ses actions : "un volet répressif, un volet religieux". Ici encore permettez-moi de citer les dernières lignes : "L'Abbé du Chaila n'a pas été un missionnaire de salon mais un missionnaire de terrain. Il a trouvé des adversaires à sa mesure acceptant le martyr pour leur foi. Ils ont tous été payés des mêmes souffrances et, peut-être du même salut. François de Langlade du Chaila repose en terre cévenole, chez nous ! Deux cent quatre-vingt trois ans plus tard, les chrétiens du haut et du bas Gévaudan ont découvert qu'ils avaient la même Bible et le même Nouveau Testament. Pensant aux innombrables morts des guerres de religions, de part et d'autre du mont Lozère, nous croyons profondément à cette phrase de l'Evangile selon Saint Jean : "Il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père".

Votre dernier ouvrage *Basville, roi solitaire du Languedoc, Intendant à Montpellier de 1685 à 1718*, est un beau livre et surtout un livre riche d'aperçus nouveaux. Ici encore on peut retrouver ce que le présentateur de votre Abbé du Chaila a noté c'est-à-dire tout ce que votre expérience des hommes et de l'administration vous a appris dans votre carrière préfectorale. Ce n'est pas là un mince renfort pour un historien qui se propose d'écrire la vie et la carrière de l'Intendant Basville. Votre livre donne une biographie complète de ce personnage qui passa trente trois

ans à Montpellier, n'obtenant jamais de son maître, le Roi, l'autorisation de revenir à Paris. Je crois qu'il y a là, dans cette constatation quelque chose d'essentiel. Basville est devenu plus qu'un fonctionnaire passager un habitant fervent de Montpellier, Montpellier la ville où il habite, où il a ses bureaux, où il devient un personnage important dont l'administration s'étend sur de vastes domaines et variés : les institutions, les finances, l'économie, et ce que nous appellerions la culture... Je pense que la partie peut-être la plus originale de votre étude est celle – et c'est ce qui doit intéresser les Montpelliérains – celle que vous consacrez justement au Basville montpelliérain. Basville intime dans le nid douillet de l'hôtel d'Audessan où s'organise une vie secrète ; et surtout Basville bâtisseur et urbaniste. J'ai trouvé beaucoup d'intérêt aux deux parties qui forment en parallèle avec celles du début ce qui est le moins connu et le plus original de l'Intendant. Vous intitulez cette dernière partie : "Le testament des pierres". Basville, bâtisseur, urbaniste serait-il l'Amphion montpelliérain avec l'aide de l'architecte d'Aviler ?

Cet hôtel d'Audessan que son propriétaire louait à l'état pour l'Intendant et ses bureaux, et qui a donné son nom à la rue de la Vieille Intendance, a deux façades : l'une qui donne sur une cour ouvrant sur la rue ; l'autre, qui donne sur la rue dite Buzanquet, appelée aujourd'hui rue d'Aigrefeuille et qui n'existait pas sous cette configuration au 17^{ème} siècle, la rue actuelle, pour atteindre la rue de l'Université ayant coupé un vaste jardin. Situé au sommet du mont, à partir de la Canourgue, l'hôtel d'Audessan, dû à l'architecte Pierre Levesville, donnait par sa façade postérieure sur ce jardin et dominait la partie de la ville autour de l'hôpital Saint-Eloi (locaux aujourd'hui occupés par le Rectorat). Vous donnez la disposition des pièces, la partie réservée au, bureau, la partie réservée à l'Intendant. Et, comme Asmodée, soulevant la toiture, vous nous livrez les secrets de la Vieille Intendance, la liaison de Basville avec l'épouse du propriétaire, le Conseiller à la Cour des Comptes et Finances d'Audessan. La commère, qui a écrit les *Lettres historiques et galantes* (1760), Madame Dunoyer, avait déjà largement diffusé ces amours. Si l'hôtel d'Audessan était un logis décent pour un intendant du Grand Roi, par contre, la ruelle par laquelle on y accédait, était fort étroite et mal pavée. Les carrosses ne pouvaient y rouler et il fallait avoir recours aux chaises à porteurs. Cet hôtel tient une bonne place dans l'histoire montpelliéraine puisqu'il y eut avant Basville comme hôtes ou comme locataires, La Grande Demoiselle, le Duc de Verneuil, le Comte de Grignan et plus tard Auguste Comte et Paul Valéry.

La dernière partie de votre livre "le testament de pierres" est vraiment montpelliéraine. Vous parlez du "tandem" que Basville formait avec l'architecte d'Aviler et vous faites le point sur ce que nous appellerions les réalisations architecturales et urbanistiques qui ont façonné et donné sa richesse et sa beauté à notre cité au 17^{ème} siècle. C'est bien par là que Montpellier, capitale administrative, se dégage de son aspect moyen âge et s'intègre au royaume.

*

* *

Ce goût pour la pierre et l'ordonnance des villes vous tient toujours à cœur. Vous nous avez donné une conférence sur ce sujet à la Société Archéologique et vous étudiez notre ville dans sa configuration ancienne, au temps des Guilhems qui en furent les premiers "réalisateurs", comme on dit aujourd'hui. C'est dire, Monsieur, combien vous êtes devenu montpelliérain, habitant un des quartiers les plus anciens,

dans cette rue Jacques-Coeur qui séparait la Baylie de la Rectorie, et du côté Montpelliéret domaine de l'Evêque de Maguelone. Je vois là une raison de plus de vous compter parmi nous et je vois aussi la perspective de communications, neuves et riches sur des sujets qui vous occupent... Aussi l'Académie, Monsieur, vous accueille-t-elle avec joie, ayant la conviction que vous participerez à nos travaux, ce qui sera pour nous un moment d'érudition et de charme.

ALLOCUTION DE CLÔTURE

par le Président René BAYLET

Mesdames, Messieurs, Chers Confrères,

- Cette cérémonie nous offre l'occasion d'adresser nos compliments à Monsieur le Professeur Barral, magicien des mots et des noms.

- Nul mieux que lui ne sait ressourcer un mot en dérive, lui redonner racines, en retrouver le sens sous tous ses avatars.

- Nul mieux que lui ne sait, avec une pointe de malice, souligner le caractère insolite de certaines liaisons hasardeuses, de certaines recompositions de mots.

- Nul mieux que lui ne sait, au prétexte des noms de rue, reconstituer vivante l'histoire locale des vieux quartiers montpelliérains, redonnant valeur anthropologique à des voies qui sont pour le passant devenues des non-lieux.

- Soyez remercié, Monsieur Poujol,

- pour avoir avec fidélité redessiné les traits qui forment l'image que nous gardons en mémoire de Mlle Demougeot,

- pour avoir avec application retracé la personnalité de celle qui fut et reste un remarquable historien, certes sévère, austère, professoral,

remercié plus encore pour avoir révélé à la plupart d'entre nous l'adolescente sagement aventureuse et la femme courage du temps de la Résistance.

A la silhouette que nous connaissions, vous avez ajouté son ombre naturelle, plus humaine. L'homme n'est pas ce qu'il paraît, il est ce qu'il fait, aussi ce qu'il cache non par prudence mais par pudeur.

- Dans ce mouvement multiforme de la Résistance sont à jamais associés, peu nombreux en somme, les combattants en armes de la France libre et des maquis pris dans le jeu militaire, les hommes de l'ombre pris dans l'action clandestine de renseignement et d'animation et également toutes ces personnes qui, un temps, à l'abri de tout soupçon, mais sans cesse exposées à des représailles, dans un climat de soumission et d'incompréhension, se sont portées au secours de ceux qui étaient menacés de mort.

L'histoire a peu valorisé ce mouvement de liberté. En raison même des conditions dans lesquelles ont vécu et agi les résistants, les documents d'archives sont finalement rares. On a trop négligé les témoignages oraux et écrits des acteurs qui en ces temps de déroute avaient d'autres soucis que de témoigner et qui par la suite ont été peu enclins à se confier, comme tout combattant, le combat fini.

Il est des exceptions heureuses : vous avez vous aussi, Monsieur, vécu la clandestinité combattante *mais* vous avez aussi porté témoignage de la vie du Maquis d'Ardailles, de sa part dans le rassemblement Aigoual-Cévennes dans un émouvant récit paru en 1984.

"Dans le mode de vie de maquis nous devenions des hommes..., maquis qui nous a révélé les valeurs sûres de l'amitié et de la solidarité".

Le regard que nous porterons sur les hommes sera désormais différent, cette époque nous aura préparé à affronter différemment d'autres périodes tourmentées, nous aura préparé à faire face à d'autres difficiles combats.

- Votre carrière préfectorale s'est déroulée par période sur les eaux calmes de la fonction, selon le mode traditionnel (46-59) (63-66) (73-76) comme sous-préfet ou préfet, médiateur entre l'Etat fonctionnel et la société civile, traduisant sur le terrain les choix ministériels, exposé tout au plus aux cris revendicatifs des processions de mécontents, porteurs de pancartes.

Mais vous avez vécu des périodes riches d'aléas politiques et d'agressions, sur les eaux mêlées de deux événements exceptionnels.

- L'Algérie, au temps du FLN et de l'OAS : 3 ans 1/2 à Médéa, Bône, puis au cabinet du Haut Commissaire.

- Mai 68, année 68, alors que vous étiez Directeur du Cabinet du Directeur Général de la Police Nationale au Ministère de l'Intérieur.

- . Que signifiait Mai 68 à l'époque dans une vision brouillée par fusion des turbulences politiques et culturelles ?

- . Que signifie 1968 à ce jour, plus d'un quart de siècle après, dans une mémoire collective qui semble se réveiller après un long oubli ?

Ce mouvement contestataire de la génération du baby-boum, s'il n'a pas finalement accepté à court terme le projet révolutionnaire, en dépit des 30 glorieuses, de la Sorbonne et de l'abdication, a été, dans un espace social sans frontière politique, réaction cassante d'une jeunesse contestant l'autorité des anciens, les hiérarchies, refusant les contraintes, les symboles de l'ordre établi et créant de nouvelles expressions culturelles.

Mouvement plus culturel que politique, aux multiples et profondes conséquences sociales qui permettent aujourd'hui d'en mesurer l'importance.

Dans ces circonstances, face aux mouvements violents d'opposition ou de contestation, l'arbitrage d'un représentant du pouvoir central faisant valoir les intérêts unitaires de l'Etat devient mission impossible. L'opportunité imposait de rechercher un équilibre qui réponde au mieux, en s'adaptant, aux nécessités des situations et aux exigences des hommes ; c'était un autre maquis.

Ce pragmatisme exige, et vous l'avez démontré,

- . loyauté à l'égard d'un pouvoir "représentant à vos yeux les lois fondamentales du royaume",

- . une autonomie risquée de décision devant une surprenante diversité de situations, souvent sans directives précises, donc l'engagement dans un jeu dialectique d'obéissance et de commandement sans appui assuré.

Donc l'engagement également dans un jeu politique, diplomatique, exigeant, volonté de dialogue, d'apaisement, le devoir de réserve, ce sens du secret qui vous empêche d'écrire sur ce sujet.

"C'est une chance de diriger un morceau d'Etat" lit-on dans "Etat passion" de Lion, oui si l'Etat existe, ni hégélien, ni jacobin. Mais qu'elle est cette chance lorsque l'Etat hésite entre puissance froide et démocratie ou lorsque l'Etat démissionne) ?

Vous avez acquis et gardé une conception noble de la fonction publique : le pouvoir étant moyen de servir et non moyen d'autorité mais vous n'avez pas oublié l'enseignement des maquis "le pouvoir ne descend pas du ciel vers les hommes, il monte de la terre".

- Une parenthèse, en 1976 vous êtes appelé à la Direction du personnel de l'Assistance Publique de Paris.

Le domaine de la santé est l'un de ceux où la responsabilité des hommes politiques devrait être la plus engagée, car les décisions politiques sont souvent là des plus déterminantes, mais paradoxalement, ce domaine est aussi l'un de ceux où l'imposture d'une "responsabilité attribuée aux acteurs de terrain, aux experts" procure, en paravent, une forme d'irresponsabilité à l'administration d'un Etat sanitaire en état de faiblesse.

- Vous avez vocation d'historien. Mais Histoire a cent visages, et ce mot couvre de très nombreuses acceptations.

Les Annales ont guidé l'essentiel de la recherche historique proposant "longue durée de temps, compositions interdisciplinaires, histoires multiples de tous d'où les monuments - citadelles que sont les ouvrages de Lavis, Sorel, Jullian et Demougeot.

. Heureusement, pour les simples lecteurs curieux, non spécialistes, ayant dépassé l'âge de la thèse, le retour aussi de l'histoire traditionnelle, attentive au temps d'une vie, à un personnage singulier ayant joué rôle en littérature ou politique, en son temps.

Les gens graves tiennent parfois en médiocre estime ce qu'ils appellent la "petite histoire" ; ils oublient que rien n'échappe à cette approche historique qui a renouvelé avec Lenotre, Duc de La Force, Barrin, Launay l'histoire des grandes figures et aussi renouvelé "l'histoire des hommes en société" comme disait Duby.

Vous avez choisi la vie et l'oeuvre d'un intendant du XVIIIème siècle. L'attrait qui vous porte à le connaître est-il effet d'un désir de rencontre, d'un désir de mieux comprendre le temps dramatiques vécus par "les nuques raides" de votre terroir ?

N'est-il pas aussi d'interroger le temps, en va-et-vient selon l'expression de Nicole Loraux, le temps de l'Intendant par le temps du Préfet, le temps du Préfet par celui de l'Intendant ?

Votre besoin d'histoire est besoin d'enrichissement et d'enracinement, histoire qui me paraît, à vous déplaire, heureusement événementielle, certainement biographique, et qui exige dans la collecte des faits, dans leur interprétation, les qualités qui définissent le vrai scientifique, une histoire débarrassée de ses illusions romantiques comme de ses utopies positivistes.

Puissiez-vous longtemps encore satisfaire un culte de l'archive et, croquant avec autant de soins, de bonheur, de minutie, les détails des "réalités" écrites, nous proposer d'autres visions des faits anciens rajeunis par de nouvelles études.

- Nous recevons aujourd'hui l'historien, qui n'en est pas moins Préfet Honoraire.

. Nous avons l'habitude de laisser au vestiaire nos robes de magistrats ou d'universitaires, nos blouses de médecins, nos képis militaires... vous y laisserez votre casquette dorée.

En échange nous ne vous offrons ni bicornes ni épée.

. L'Académie n'assure pas, comme certaine, l'immortalité, heureusement... une immortalité qui dure le plus souvent l'espace d'une vie et le temps de quelques fidèles souvenirs.

. L'Académie n'est ni espace d'admiration commune ni assemblée savante, mais elle est lieu de civilité, de convivialité et d'échanges.

Vous prenez l'engagement d'être fidèlement présent aux réunions de nos lundis, nous assurant de votre participation active à la vie de l'Académie, vie sereine, confraternelle et studieuse.

C'est avec intérêt que nous vous accueillons aujourd'hui au 9ème fauteuil de la section des Lettres, et j'ai le plaisir de pouvoir vous présenter les premiers compliments ; ils seront nombreux dans quelques instants car nous levons la séance et vous livrons à vos amis.